

CULPABILITÉ ET RESPONSABILITÉ

Dominique Scarfone

Presses Universitaires de France | « Revue française de psychanalyse »

2003/5 Vol. 67 | pages 1633 à 1636

ISSN 0035-2942

ISBN 2130535666

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2003-5-page-1633.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Culpabilité et responsabilité

Dominique SCARFONE

En prolongement du débat tenu sur le vif au Congrès de Lyon¹, je souhaiterais développer quelques remarques concernant le problème de la culpabilité en psychanalyse, en particulier dans ses rapports avec les notions voisines de souci et de responsabilité. Je commencerai par rappeler que le sentiment de culpabilité inconscient ne s'éprouve pas comme culpabilité : le sujet, écrit Freud, se sent plutôt malade. Notons que si, au contraire, le sentiment de culpabilité se présente à la conscience, il est éprouvé essentiellement comme *angoisse de culpabilité*. Dans la clinique, la culpabilité acquiert ainsi une connotation particulière qui la distingue des autres occurrences, notamment juridiques, du terme. Se sentir coupable, consciemment ou inconsciemment, ce n'est pas banalement accepter un verdict, c'est s'exposer *ipso facto* à l'effet performatif d'un jugement et d'une sentence, mais jugement et sentence institués à la manière de Kafka, c'est-à-dire non formulés explicitement, d'où leur effet funeste : l'angoisse de culpabilité ou le fait de se sentir atteint, malade. Il n'est pas inutile, à ce propos, de rappeler que dans le processus psychique les affects sont soumis à élaboration et que le « processus d'affectation »² peut ou bien opérer en direction de l'élaboration et de la différenciation des affects, ou bien aller en sens contraire et conduire à une dégradation de ceux-ci vers leur « niveau zéro » qu'est l'angoisse, y compris dans ses équivalents et expressions somati-

1. Lors du débat auquel nous avons été conviés, Michael Parsons, Jorge Canestri et moi-même, sommes convenus de discuter une proposition de Parsons concernant la culpabilité, et notamment la réserve exprimée par celui-ci quant à l'opportunité de toujours chercher à « défaire la culpabilité », comme le propose André Beetschen dans son rapport. *Grosso modo*, la proposition de Parsons consistait à rappeler que le sentiment de culpabilité peut aussi être conçu comme un gain de l'analyse, si on le replace dans le cadre de l'accession à la position dépressive par opposition à la position schizoparanoïde, suivant les conceptions kleinienne classiques.

2. Michel de M'Uzan, Affect et processus d'affectation, in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977.

ques. Le sentiment de culpabilité, placé en regard de l'élaboration ou de la dégradation des affects, nous apparaîtra donc comme un moyen terme entre l'angoisse brute et des sentiments plus finement modulés, comme le souci de l'autre et le sentiment de responsabilité (j'aurai à revenir sur ces derniers).

Dans l'angoisse de culpabilité ou angoisse morale¹, c'est l'angoisse qui est au premier plan, ce qui trahit l'existence d'un conflit. Pour revenir à la comparaison avec la culpabilité judiciaire, où le verdict de culpabilité puis le prononcé de la sentence signifient l'achèvement d'un processus, l'angoisse de culpabilité est plutôt la continuation du litige inconscient où se lit une jouissance ignorée en même temps que la sanction de cette jouissance. Laisse à lui-même, ce litige ne trouve pas d'issue, sauf quand la culpabilité, comme Freud l'a théorisé, devient la cause d'un acte criminel, le sujet accomplit alors son méfait afin de pouvoir donner une forme, un nom, un visage au sentiment obscur qui l'assaille, et, paradoxe qui n'est qu'apparent, sa culpabilité s'apaise². La tension due à l'angoisse morale est très remarquable dans les ruminations obsessionnelles, tandis que dans la mélancolie elle pourrait sembler s'être résolue en admission de la faute. Mais on sait que l'impudeur des mélancoliques qui s'accablent publiquement de toutes les fautes n'est que le versant manifeste de leur accusation secrète à l'endroit d'un objet défaillant. La jouissance y poursuit son œuvre, pour ainsi dire, au grand jour, sans pour autant cesser d'être inconsciente. Cependant, la mélancolie a la particularité de montrer plus nettement encore la tension qui s'est établie au sein de la psyché, au point d'opérer un clivage quasi complet entre moi et sur-moi, alors qu'en des situations moins conflictuelles, ces deux instances peuvent voir s'atténuer, presque s'effacer leurs frontières. Le clivage mélancolique entre moi et sur-moi présente au contraire ce dernier dans toute son « étrangereté », notamment dans sa fonction de persécuteur sadique³.

Nul ne saurait prétendre, toutefois, être exempt d'une tension, fût-elle minime, entre moi et sur-moi, dans la mesure où nous sommes tous porteurs d'enclaves inassimilables, intraduisibles, restes de la violence inhérente à l'impact de l'autre, que ce soit la violence de ses messages inconscients chargés de sexuel infantile (Laplanche) ou celle de l'interprétation qui informe et enrôle la psyché de l'*infans* dans le rets de la culture (Aulagnier). La demande d'analyse peut survenir parfois du fait que ces enclaves sont « activées » au point d'accroître la tension jusqu'à menacer la structure psychique d'effondrement : le conflit s'organise alors autour de la culpabilité qui, avec sa

1. Jean Laplanche, *Problématiques I. L'angoisse*, Paris, PUF, 1980.

2. S. Freud, Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique, *OCFP*, vol. XV.

3. On se souviendra que dans la mélancolie le sur-moi est décrit par Freud comme « culture pure de la pulsion de mort ». S. Freud, Le moi et le ça, *OCFP*, vol. XVI, p. 296.

sexualisation inconsciente (J.-C. Rolland), accapare le meilleur des énergies psychiques. Si le travail de l'analyse doit avoir quelque effet, c'est sans doute de parvenir à dégager un tant soit peu l'analysant de cette trop grande tension entre les instances, tension qui soit l'épuise et l'angoisse, soit le pousse vers les « réponses » – mélancolique ou criminelle – apportées au problème de la figuration de ces attaques internes insupportables.

J'emploie à dessein le mot « réponses », puisque, pour le sujet ainsi accablé, c'est bien de « répondre de¹ » la chose inconsciente qu'il s'agit, l'intériorisation du message sexuel violent de l'autre l'empêchant désormais de « répondre à » l'autre (sauf dans la psychose). Ce dont on est sommé de répondre, c'est toujours l'infantile en soi, infantile contracté en tant que « dette inconcevable », comme je l'ai proposé ailleurs². L'analyse n'est-elle pas convoquée, alors, non pas à liquider cet infantile – tâche absurde et de toute façon impossible – mais à conduire vers une relative sublimation de la jouissance inconsciente qui est nouée avec l'angoisse de culpabilité ? On pourrait décrire cette issue comme l'aménagement d'un temps autre que celui de la répétition dans laquelle se perpétue la jouissance inconsciente autour de la culpabilité ; un temps où puisse à nouveau s'opérer la conjonction de ce qui, dans l'*Esquisse*, est distingué par Freud au sein de l'objet, soit la partie « compréhensible » – les attributs – et le noyau que je dirais « inconcevable » de l'objet – « la chose »³. Conjonction apte à redonner un visage au *Nebenmensch* qui, du fait d'un clivage trop radical entre noyau et attributs, n'est plus reconnaissable ni comme *neben* (voisin) ni comme *Mensch* (humain).

J'avancerais l'idée que, à travers cette conjonction, le travail de l'analyse laisse apparaître la responsabilité et le souci pour l'objet (au sens du *concern* winnicottien) au lieu de la culpabilité. Responsabilité et souci à entendre comme les modulations possibles, évoquées au début de cette note, du sentiment de culpabilité. J'entends par là que ces deux sentiments – responsabilité et souci – peuvent être considérés comme des formes « inhibées quant au but » de la culpabilité inconsciente, dans la mesure où la retrouvaille, par l'analysant, de la part familière de l'autre – une fois effectuée, tant bien que mal, la prise en compte de la part inassimilable – signifie un dépassement, ou au moins une relative « contenance » de la jouissance inconsciente qui alimente le sentiment de culpabilité.

1. Selon la distinction proposée par J. Laplanche dans « Responsabilité et réponse », ni *Entre séduction et inspiration, l'homme*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1999.

2. D. Scarfone, Accuser réception, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 6, « Les secrets de la séduction », automne 2002.

3. Je fais référence à ce que dit Freud, dans *L'esquisse d'une psychologie scientifique*, de ces deux parties de l'objet, son noyau échappant au jugement et se constituant comme « chose » inassimilable (*das Ding*) et ses propriétés qui se prêtent à la « compréhension ». Voir *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 350.

Faut-il préciser que cela s'applique, *mutatis mutandis*, à l'analyste également, dans la mesure où il est attendu que ses interprétations ne découlent pas d'un sentiment de culpabilité, mais d'un authentique souci pour le patient, l'analyste assumant aussi ses responsabilités pour ce qui est du maintien du cadre, de la provocation du transfert et du respect de sa propre énigme¹ ?

Formulons les choses autrement. La culpabilité est la marque d'une transaction continue avec la « chose » inassimilable, avec l'enclave inconcevable autour de quoi se structure le sur-moi ; de leur côté, la responsabilité et le souci pour l'autre indiquent la construction ou la reconstruction des ponts qui mènent à l'objet en tant que familier, *et cependant* désormais reconnu comme porteur d'un noyau d'altérité à respecter en tant que tel. Responsabilité et souci supposent qu'on a à sa disposition d'autres réponses que la mélancolie ou le délit. Bien entendu, la conjonction, opérée à travers le travail de deuil qu'est l'analyse, entre la chose et ses attributs « compréhensibles », n'est jamais un acquis immuable, mais une fois ce frayage établi, une fois sa « représentation d'attente » tracée dans le préconscient, il devient possible de refaire au besoin ce parcours. Manière de dire également que, en accord avec la proposition de Michael Parsons et Jorge Canestri², le sentiment de culpabilité peut bien représenter, par contraste avec le sentiment de persécution, un progrès de la cure, mais que l'analysant ne sort pas pour autant de l'analyse en se sentant coupable ! Il devrait être dorénavant en mesure de moduler (je préfère ce terme à « sublimer ») son sentiment de culpabilité en direction de l'objet dans la mesure où celui-ci, pour emprunter une autre expression à Winnicott, aura « survécu ».

Ne soyons pas trop optimistes cependant : de même que l'objet continue d'être habité par un noyau inassimilable, de même la responsabilité continue de comporter un potentiel de culpabilité, étant donné la persistance de cet inassimilable en soi comme dans l'autre. On peut néanmoins espérer que, si le destin n'est pas trop cruel, l'analyse aura permis à l'analysant de ne pas répondre compulsivement aux sirènes de la culpabilité, c'est-à-dire de ne pas emprunter automatiquement les voies courtes de la jouissance sado-masochiste inconsciente, mais de pouvoir se frayer plutôt un trajet plus long, trajet que Freud – toujours dans *l'Esquisse* et sans connotation pénale – avait néanmoins appelé « jugement ».

Dominique Scarfone
2983, avenue de Soissons
Montréal, Canada
H3S 1W1

1. J. Laplanche, Le transfert : sa provocation par l'analyste, in *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992.

2. Lors de notre débat *in vivo* tenu à Lyon. Je n'ai évidemment pas pu consulter les textes qu'ils ont possiblement soumis pour publication dans ce numéro.